

destinés à posséder un jour, ce Dieu lui-même dans la gloire de son éternité.

« Une mère ! ah ! aujourd'hui encore, même depuis la chute originelle, la couronne de la dignité maternelle est belle et sainte ; cette couronne descend des cieux, c'est Dieu qui la dépose sur le front de la vertu, et quand rien n'en flétrit la splendeur, ce diadème paraît plus brillant aux yeux et pèse moins au cœur, que celui des rois.

« Demandez à cette mère si elle échangerait son heureuse maternité contre les plus hautes fortunes, contre une des couronnes de la terre.

« De là vient que les saintes Ecritures ont un si magnifique langage lorsqu'elles nous représentent les gloires de la dignité maternelle, cet admirable ministère de bonté et de sagesse, de conseil et de persuasion, de douceur et de grâce, que la femme chrétienne remplit au sein de la famille humaine.

« Et tant de biens, cette faible femme les puise sans effort, dans les simples inspirations de l'amour maternel, dans les trésors de ce cœur que Dieu lui a fait, à part ; et c'est de là qu'elle les répand à flots inépuisables sur tout ce qui l'entoure.

« Mais qu'est-ce donc que cet amour maternel ? Qui dira sa force et sa tendresse, sa magnanimité et sa puissance ? Qui dira ses joies, son énergie et ses prodiges ?

« Même depuis le péché, les joies de cet amour sont si pures, si ineffables, que le Fils de Dieu, le Saint des saints, nous les présente comme l'image la plus vive des joies célestes et éternelles.

« *Votre cœur*, dit-il, *se réjouira comme le cœur d'une mère, et nul ne vous ravira votre joie. Lorsqu'une mère donne le jour à un fils, sa peine est grande, elle souffre de pressantes douleurs : c'est la malédiction d'Eve qui pèse sur elle : mais lorsque son fils est né, lorsqu'elle l'a mis au monde, non meminit pressura—elle ne se souvient plus de ses angoisses, tant sa joie est vive et profonde.*

« Indépendamment de ces simples et belles paroles de l'Évangile, il paraît bien que c'est une joie incomparable, la joie la plus douce et la plus noble, une joie pleine de majesté et de mystère.

« Il est bien remarquable qu'Eve si récemment maudite, Eve si coupable et si malheureuse, s'écria avec joie en enfantant son premier-né : *J'ai mis un homme au monde ! Dieu m'a donné un fils !—Possedi hominem per Deum.* Elle sentit que c'était un retour de la bénédiction de Dieu.

« Et saint Paul, longtemps après, n'ignorait pas le secret de cette joie de notre première mère, lorsqu'il écrivait, à la lumière de l'Esprit-Saint : *La femme se sauvera en mettant des enfants au monde : Mulier salvabitur per filiorum generationem.*

« Aussi, parmi les tendresses de la terre, il n'en est point qui ait quelque chose de vénérable et de céleste comme l'amour maternel. Je le dis sans hésitation : c'est ici-bas le plus pur amour. Mères chrétiennes, ne craignez point que vos enfants usurpent dans vos cœurs la place que Dieu s'est réservée. Aimer vos enfants, c'est aimer Dieu qui vous les donna ; aimer vos enfants, c'est aimer ces âmes immortelles que Jésus-Christ a rachetées de son sang.

« Quand vous êtes séparées de ces enfants si chers, vous aimez Dieu qui vous les garde en son sein paternel, à travers les nuages d'une séparation douloureuse, au milieu des combats, ou parmi les orages des mers.

Et quand ils vous sont rendus, c'est à Dieu encore que s'adressent votre reconnaissance et vos transports, votre saisissement de cœur et votre joie.

« Que dis-je ? cet amour est si admirable, il a quelque chose de si profond, de si divin, il découle si sensiblement du cœur de Dieu même et des entrailles de son infinie bonté, qu'on peut dire, sans exagération, que le cœur des mères est le plus bel ouvrage de ses mains ; du moins Dieu semble n'avoir pu trouver dans toute la nature, une plus douce, une plus vive image de son amour pour nous. Voyez quand il veut attirer à lui les âmes égarées : *Venez à moi*, dit-il ; *comme une mère caresse et console son jeune et unique enfant, je vous consolerais, je vous porterais, je vous allaiterais dans mon sein, sur mes genoux, comme une mère...*

« ... Aussi, ce nom si vénérable et si tendre, c'est le seul qu'ait prî sur la terre l'immortelle épouse du Fils de Dieu, et nous disons avec une pieuse confiance : *Notre mère la sainte Eglise.*

« Et lorsque, dans un jour encore voisin de nous, et qui marquera parmi les plus mémorables journées de nos dernières assemblées parlementaires, un éloquent orateur s'écria tout à coup : *L'Eglise, c'est plus qu'une femme, c'est une mère !* le soudain saisissement qui s'empara de l'auditoire transporté, ne montra-t-il pas avec une éclatante évidence, tout ce que ce nom sacré a de puissance pour émouvoir et fléchir les cœurs ?

« Ajouterai-je enfin que l'amour des mères est le plus généreux, le plus désintéressé de tous les amours ?

« Pour moi qui, en admirant cet amour, ai dû souvent lutter, dans l'œuvre de l'éducation, contre ses aveuglements et ses faiblesses, je dois dire que son désintéressement du moins m'a toujours offert et offre encore à mon admiration, quelque chose qui sera inexplicable, s'il n'était divin.

« Un jour, on a trouvé dans un de ces obscurs réduits de Paris, au dernier étage d'une maison reculée, une femme et un enfant. L'enfant vivait encore... mais la femme était morte à côté de lui. Et un morceau de pain échappé de ses mains défaillantes, et qu'elle avait présenté, mourante, au pauvre enfant, attestait que le dernier soupir de son cœur, le suprême effort de sa vie, son dernier regard, avait été pour le fils de ses entrailles. Cette malheureuse et sublime créature était une mère !

« Et maintenant, que dire des douleurs de la dignité maternelle ? Elles sont ineffables comme ses joies. Quand cette couronne se brise ou se flétrit ; quand une jeune et tendre fleur en est arrachée ; quand cette douceur se change en amertume ; quand cette joie qui nous fait oublier de si étranges angoisses, est refoulée, trahie ; quand la pauvreté, l'abandon ou la mort viennent foudroyer sur cette mère et lui ravir ce qu'elle a de plus cher au monde ; oh ! alors il se fait un profond silence dans cette âme, un silence de désolation. Sur ce front décoloré passent des nuages, sombres qui semblent cacher des foudres, et bientôt la tempête éclate.

« *Une voix a été entendue dans Rama, c'étaient des pleurs et des cris : c'était Rachel pleurant ses enfants, et elle n'a pas voulu se consoler, parce qu'ils ne sont plus. Noluit consolari, quia non sunt.* (S. Matth., II, 18.)

« N'était-ce pas aussi au pied de son fils expirant qu'une mère s'écriait autrefois : « O vous tous qui passez sur ce chemin, arrêtez-vous un moment ; considérez et voyez s'il est une douleur pareille à ma dou-